BULLE Nathalie. *L'école et son double. Essai sur l'évolution pédagogique en France*

Paris : Hermann, 2009, 320 p.

Dominique Ottavi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rfp/1636>

DOI : 10.4000/rfp.1636

ISSN : 2105-2913

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 141-143

ISBN : 978-2-73-42-1185-3

ISSN : 0556-7807

Référence électronique

Dominique Ottavi, « BULLE Nathalie. *L'école et son double. Essai sur l'évolution pédagogique en France* », *Revue française de pédagogie* [En ligne], 169 | octobre-décembre 2009, mis en ligne le 05 octobre 2010, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rfp/1636> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rfp.1636>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© tous droits réservés

BULLE Nathalie. *L'école et son double.* *Essai sur l'évolution pédagogique* *en France*

Paris : Hermann, 2009, 320 p.

Dominique Ottavi

RÉFÉRENCE

BULLE Nathalie. *L'école et son double. Essai sur l'évolution pédagogique en France*. Paris : Hermann, 2009, 320 p.

- 1 Quel est ce « double » de l'école que veut mettre en lumière le livre de Nathalie Bulle, *L'école et son double* ? Les effets pervers de politiques éducatives bien intentionnées ? Des idées, implicites ou déguisées, qui, comme l'inconscient d'un individu, exercent un pouvoir invisible mais bien réel sur les décisions et les événements ? En l'occurrence, il s'agit plutôt du poids d'une doxa qui s'est constituée dans le monde scolaire, chez les acteurs de l'éducation, mais aussi les politiques, et forme un obstacle à la fois épistémologique et pratique à l'éducation. Car il y a, en parallèle des progrès de la scolarisation, de l'augmentation des moyens alloués à la scolarisation de masse, une crise de l'enseignement. Entre les deux, une évolution trop souvent inaperçue à la fois des politiques publiques, des mentalités, des pratiques, héritage chaotique au sein duquel les finalités de l'éducation sont devenues illisibles. La représentation selon laquelle l'enseignement doit adopter le point de vue de l'enfant, suivre le développement de ses capacités, en réalisant du même coup plus d'égalité et de justice sociale est, pour aller vite, la cible principale des critiques de l'auteure, qui stigmatise un enseignement « progressiste » destructeur de la transmission des savoirs.
- 2 *L'école et son double* effectue une investigation à la fois sur le contenu et l'origine de cette doxa, explore ce côté obscur de la réalité, d'une manière minutieuse et persévérante, ce qui procure un soulagement cathartique au lecteur s'il a éprouvé

l'opacité du débat public sur l'éducation. L'auteure interroge d'abord les politiques éducatives et en particulier la réforme due au ministre René Haby en 1975, qui instituait le collège unique. Cette réforme est devenue pour l'histoire de l'éducation au xx^e siècle une sorte de pivot de l'époque contemporaine, elle symbolise l'écart entre les espoirs attachés aux réformes et les résultats obtenus. Mais Nathalie Bulle va beaucoup plus loin qu'un rappel ou une réflexion sur le principe de l'unification de l'enseignement secondaire. Elle montre comment, dans une sorte de solidarité perverse, les choix qui se sont succédé au fil des différents ministères, et quand bien même ils émanaient de majorités opposées, ont contribué à défaire petit à petit le sens de l'institution scolaire. Parallèlement et paradoxalement, alors que la question du « sens » émergeait sur le plan théorique, elle s'effaçait au fur et à mesure qu'il devenait objet de discours. Nathalie Bulle met particulièrement en évidence la manière dont la transmission des savoirs a été supplantée par des notions comme la « culture commune ». C'est dans les années 1980 qu'on voit s'imposer dans les réformes officielles, au nom de l'échec du dispositif Haby, la référence à la « culture commune ». Notamment, en 1998, un rapport signé par Philippe Meirieu et Edgar Morin pour le ministère de l'Éducation nationale, « Quel savoir enseigner dans les lycées ? », met en avant cette notion, en montrant la polysémie des mots, le danger caché derrière les bonnes intentions. Avec ce vocable en effet, une confusion s'opère entre deux sens du mot « culture » : la culture en tant que parcours qui permet à un individu de se transformer et d'assimiler une partie du legs des époques précédentes et la culture en tant qu'ensemble de représentations et d'habitus partagés. L'école doit-elle produire la culture au deuxième sens du terme ? Pour l'auteure, cela n'a rien d'évident et seule la contamination par l'autre sens du mot, la culture au sens de construction individuelle au moyen de l'intégration d'un héritage, permet d'éviter une discussion de fond... L'inculcation de comportements contre l'individualisation du jugement n'est pas loin, ce contre quoi s'insurge Nathalie Bulle pour qui la finalité de l'éducation, et en particulier celle de l'école, doit rester l'émancipation de l'individu par la raison.

- 3 Comment en est-on arrivé là ? Nathalie Bulle a recours pour l'expliquer à l'histoire des idées et remonte au xix^e siècle pour trouver le nœud des théories qui sous-tendent les évolutions récentes de l'école et de ses réformes. Elle se réapproprie la notion de « processus » mise en avant par Hannah Arendt pour caractériser, en amont des différentes doctrines philosophiques, la mutation intellectuelle du xix^e siècle, où triomphe la philosophie de l'histoire mais aussi l'évolutionnisme et le matérialisme dialectique. Dans ce contexte, toute la réalité devient intelligible en termes de processus, d'histoire, d'évolution. Les œuvres de Spencer, Darwin et Marx contribuent pour finir à imposer une vision matérialiste de la vie, de la société et de leur devenir. L'analyse de Nathalie Bulle leur accorde une place centrale et considère que le xx^e siècle est directement héritier de la vision du monde qui se met alors en place. C'est à partir de là que, dans le domaine éducatif, a pu s'imposer l'idée que l'intelligence de l'homme est apparue dans la continuité du développement naturel : instrument de l'adaptation, elle obéirait aux sollicitations de l'environnement et n'aurait rien d'intrinsèquement supérieur. Cette nouvelle vision du monde est encore renforcée par le pragmatisme américain, pour lequel la pensée procède de l'expérience. L'esprit humain devenant ainsi le résultat des circonstances, de l'adaptation et de l'expérience, la psychologie peut, « vers 1900 » (p. 230) comme l'estime Nathalie Bulle, s'emparer de l'esprit enfantin et de son développement. La science peut alors prétendre qu'il y a « échec de l'école », réputée ignorante des nouvelles connaissances, et justifier des méthodes

pédagogiques que l'auteure qualifie de progressistes : l'enseignement qui va du concret à l'abstrait, qui privilégie l'action par rapport à la réflexion, l'expérience individuelle par rapport à l'universalisme de la raison et aux éléments de la connaissance logiquement antérieurs à des formes plus complètes du savoir. On a là pour elle une autre source des difficultés actuelles. Parallèlement aux réformes administratives et aux choix politiques, le « progressisme » pédagogique serait responsable de l'appauvrissement de l'enseignement.

- 4 Nathalie Bulle peut, sur cette base, se livrer à un certain nombre d'analyses rétrospectives proprement pédagogiques, et elle rappelle notamment l'aventure des mathématiques modernes, les aléas des réformes de l'enseignement du français, les discussions sur l'élévation ou l'abaissement du niveau des élèves... avant d'espérer une « école retrouvée ». Ce livre a donc un effet cathartique, il affirme des choix clairs, stimule la pensée. Reste l'impression d'un défrichage un peu brutal de la jungle de l'école moderne, pour aboutir à des conclusions qui sont en fait établies au départ. On peut préciser cette impression en quelques points.
- 5 Un problème se pose relativement à l'usage qui est fait de l'histoire des idées. En effet, il est tout à fait légitime d'attirer l'attention sur les conséquences morales du matérialisme scientifique. L'ouvrage considère aussi à juste titre que le XIX^e siècle constitue un tournant dans le rapport de la pensée au réel, et qu'il étend son influence jusqu'à nous et nos problèmes éducatifs. Cependant dégager la portée de doctrines philosophiques est une chose, les juger en est une autre. Et l'on ne peut s'empêcher, à la lecture de l'ouvrage de Nathalie Bulle, et bien que ce ne soit sans doute pas son intention, qu'elle opère une condamnation de ces doctrines parce qu'elles entament la valeur absolue de la personne humaine et font descendre l'humain de son piédestal. Elle donne l'impression de juger les grands penseurs du XIX^e siècle, au nom de la défense de la prééminence de l'esprit humain, un peu à la manière des spiritualistes de ce siècle qui, anticipant d'ailleurs avec lucidité les conséquences possibles de la réintégration de l'homme parmi les êtres naturels, dénonçaient le matérialisme et l'évolutionnisme sans pouvoir argumenter sur leur terrain. En quelque sorte, est-il possible d'être anti-darwinien aujourd'hui, en adoptant une attitude de dénonciation des conséquences éthiques de cette conception du monde ? On peut craindre qu'une telle position ne conduise, devant les défis que les sciences modernes ont jetés à la morale et à l'éducation à tout simplement ignorer ces défis.
- 6 Plus directement, il est de toute façon rapide d'attribuer à des changements de paradigme philosophique les vicissitudes de l'éducation moderne. Les répercussions des sciences naturelles sur la psychologie et la pédagogie sont certaines, mais il ne s'agit pas d'un mouvement continu et homogène qui suivrait sa propre logique. Ce mouvement n'est pas exempt de conflits, de débats et s'infléchit selon les périodes historiques : ainsi il n'est pas équivalent de vouloir, grâce à la psychologie, assurer à tous un traitement égal en prenant en compte les différences, comme le voulait Alfred Binet, ou de prétendre maîtriser le développement mental comme Thorndike un peu plus tard.
- 7 On pourrait faire la même remarque au sujet de la pédagogie. Qu'est-ce que la pédagogie progressiste, ou l'« enseignant progressiste », auxquels se réfère tout au long de l'ouvrage Nathalie Bulle ? Certains pédagogues comme Freinet ont vu dans l'éducation un moyen de progrès et d'émancipation politique, ils sont donc progressistes. La *progressive education* américaine est attachée au nom de Dewey et

constitue un mouvement important jusque dans les années 1930 aux États-Unis. Il y a là des pédagogues progressistes mais dans un sens différent, à la recherche de l'éducation convenable pour la démocratie emportée par le progrès matériel. Pourquoi ne pas prendre en compte les différences entre des traditions et des théories dont certaines sont fort rigoureuses ? D'autre part l'influence, en Europe, d'un mouvement comme la *progressive education* ne fut pas directe. Dans la période suivant la seconde guerre mondiale, l'héritage des psychologues et des pédagogues est revisité et infléchi, dans un contexte où les priorités apparaissent comme étant l'éducation à la paix et la protection des jeunes en danger. Il faut apprécier les interprétations des théories dans ces contextes.

- 8 Cet ouvrage extrêmement documenté cède aux sirènes de l'anti-pédagogisme, ce qui altère la portée de son analyse historique et entraîne une vision un peu manichéenne des forces en présence. Ainsi les malheureux « pédagogues progressistes » ne sont-ils pas parfois, plutôt que les complices des réformes, leurs victimes ? Sur le terrain, face à l'approximation qui préside aux directives ministérielles, leur rôle est bien souvent de limiter les effets négatifs de principes mal formulés... Inversement, il est difficile de reprocher globalement à tous les expérimentateurs des XIX^e et XX^e siècles d'avoir cherché à alléger pour les enfants le poids des erreurs et des fautes qui marquent ces siècles, peut-être plus que d'autres, ou en tout cas de manière qui nous touche encore directement.
- 9 Ceci entraîne une remarque d'ordre plutôt méthodologique : Nathalie Bulle argumente à partir des sources et nous ne lui reprocherons pas ce choix. Mais des travaux récents ont, du côté de l'histoire de la psychologie, même dans le champ de l'éducation, apporté leur pierre à l'histoire des idées éducatives aux XIX^e et XX^e siècles, qu'il s'agisse des disciplines scolaires, de la notion de développement de l'enfant ou de l'éducation progressive et de l'éducation nouvelle. Leur tournant le dos, l'auteure pratique une sorte d'autarcie, préférant consolider sa thèse en reléguant implicitement les travaux européens contemporains dans l'enfer de la pédagogie. Cependant la réalité passée ou présente ne rentre pas forcément dans un schéma d'ensemble si cohérent qu'il ne laisse pas de place aux nuances et aux problèmes ouverts.

AUTEURS

DOMINIQUE OTTAVI

CERSE, université de Caen-Basse-Normandie